

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1966)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

JEAN CASSIEN : *Institutions cénobitiques*. Texte latin revu, introduction, traduction et notes par JEAN-CLAUDE GUY, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1965, 531 p. Collection « Sources chrétiennes », 109.

Il existait à ce jour deux traductions françaises des *Institutions cénobitiques* de Jean Cassien, l'une très ancienne, l'autre difficilement accessible. Toutes deux avaient l'inconvénient de ne pas présenter le texte latin en regard. Le Père J.-C. Guy nous offre maintenant non seulement une nouvelle traduction, claire et précise, des douze livres du moine de Marseille, mais encore il y joint le texte latin de l'édition Petschenig (CSEL 17). Bien plus, les principales leçons du *Sessorianus* 66, un manuscrit du IX^e siècle de grande importance que Petschenig n'avait pas pu collationner, sont signalées dans un apparat critique limité. Ce nouveau volume des « Sources chrétiennes » n'est donc pas sans valeur pour le texte même de Cassien. La courte introduction se limite aux questions de date, de plan, etc., et renvoie, pour la personne et la pensée de Cassien, à l'introduction aux *Conférences* de Dom Pichery dans la même collection (SC 42, p. 7-72). Deux « indices », l'un scripturaire, l'autre analytique, complètent utilement ce volume. — Que sont ces *Institutions cénobitiques* ? Dans l'esprit de Cassien, qui se voudrait logique mais ne parvient pas à l'être, cette œuvre devrait décrire, à partir des institutions monastiques, l'éthique élémentaire du moine orientée vers la vie active, servir en somme d'introduction aux *Conférences*, leçons de morale supérieure, dirigée vers la vie contemplative. Cassien n'arrive cependant pas à maintenir ces distinctions et sa présentation des huit vices — catalogue repris d'Evagre le Pontique — nous fait souvent fouler les sentiers de la vie spirituelle la plus haute. L'exposé de ces vices et de la lutte à livrer contre eux occupe les livres V à XII, tandis que les livres I à IV traitent de l'habit du moine, de l'ordre des offices, de la formation à la vie monastique et de la vie au monastère. — Un détail : comme l'interprétation allégorique de l'habit du moine permet de le déduire, en particulier celle de la petite tunique de lin (*Inst. coen.* I.4), ce n'est pas le « linge » qui est signe de mortification en *Inst. coen.* III.3, 5, ainsi que le traduit le Père J.-C. Guy, mais ce qui est en lin. Cette interprétation symbolique du lin n'est pas le propre de Cassien et se retrouve chez d'autres Pères de l'Eglise.

FRANÇOIS BOVON.

RÉMI CRESPIN : *Ministère et sainteté. Pastorale du clergé et solution de la crise donatiste dans la vie et la doctrine de saint Augustin*. Paris, Etudes Augustiniennes, 1965, 311 p.

L'étude précise et consciencieuse de M. Crespin que les *Etudes Augustiniennes* nous offrent aujourd'hui fut présentée comme thèse de doctorat à la Faculté de théologie de Lyon en 1961. L'auteur y étudie la réaction d'Augustin et son effort pastoral devant les scandales du clergé, particulièrement devant ceux

que provoqua la crise donatiste. M. Crespin a divisé son travail en trois grandes parties : la première, qui me paraît la plus intéressante, examine l'effort *collectif* de l'épiscopat catholique africain pour parvenir à l'unité et à la sainteté du clergé. Puisque le concile d'Hippone de 393 marque un renouveau d'activité de la part de l'épiscopat catholique dans sa lutte pour l'unité et contre les scandales, l'auteur recherche en un premier chapitre quelle fut, avant cette date, la discipline africaine réservée aux prêtres indignes et aux clercs schismatiques rejoignant la « catholica » ; puis, dans un deuxième chapitre, il nous met en présence des décisions conciliaires des années 393-410 et des impératifs de la pratique : une crise de vocations, liée à un souci de conciliation, semble avoir conduit à un assouplissement de la discipline à appliquer aux prêtres donatistes se convertissant. Tandis que le troisième chapitre décrit minutieusement la célèbre conférence de Carthage de 411, le quatrième présente, de façon très instructive, le bilan de l'entreprise de l'épiscopat catholique contre les scandales de son propre clergé. L'auteur a-t-il toutefois raison d'estimer que les décisions conciliaires sur les banquets dans les Eglises, la chasteté des clercs, leur usage de l'argent et la fréquence de leurs déplacements aient été prises avant tout pour offrir au donatisme l'image d'un clergé catholique à l'abri de tout reproche (p. 105 et 110) ? — La deuxième partie présente « Les multiples démarches de l'évêque d'Hippone pour mettre fin à la division et remédier aux scandales. » Mettant successivement à contribution les lettres et les sermons d'Augustin, M. Crespin évoque, en un premier chapitre, l'action de l'évêque d'Hippone auprès des prêtres et des laïcs donatistes, son souci de l'unité, c'est-à-dire de retour à la « catholica », et son changement d'avis sur le recours au bras séculier. Le second chapitre de cette partie témoigne des efforts d'Augustin pour la sainteté du clergé catholique. — Dans la troisième partie, l'auteur décrit, à l'aide cette fois des grands traités antidonatistes, « Les solutions théologiques élaborées par saint Augustin concernant le ministère des indignes et des séparés. » Cela revient à décrire la théologie augustinienne du ministère et des sacrements. Les deux chapitres de cette dernière partie sont complets et précis, mais ils ne me semblent pas apporter d'éléments très nouveaux par rapport au livre de G. G. Willis : *Saint Augustine and the Donatist Controversy*, Londres, 1950, par exemple, qui n'était pas lui-même révolutionnaire. De plus, nous sentons à plusieurs reprises un désaccord entre la rédaction initiale et des retouches de dernière heure. C'est qu'entre-deux a paru l'« Introduction générale » aux *Traité anti-donatistes* du Père Congar dans la *Bibliothèque Augustinienne* (N° 28). Le Père Congar fait preuve, en cette introduction de 1963, d'une compréhension nouvelle de la théologie baptismale donatiste qui nous libère enfin de la perspective augustinienne forcément partielle. M. Crespin décrit, lui aussi, la théologie donatiste du sacrement en des pages écrites sans aucun doute lors de la première rédaction. Ensuite, il nous avertit brusquement (p. 224-225), en des lignes composées après l'introduction du Père Congar, que ce n'est là que l'interprétation *augustinienne* de la théologie donatiste ! De semblables rectifications se retrouvent aux pages 228 (n. 1) et 239 (n. 8). — Dans l'ensemble, l'auteur ne cache pas sa sympathie pour Augustin et la cause catholique. C'est son droit. Est-il permis, en revanche, dans un travail historique, d'affirmer qu'Augustin, à propos du rebaptême des hérétiques convertis, invoqua la tradition de l'Eglise universelle (p. 252) ? L'histoire du III^e siècle prouve au contraire qu'il n'y avait précisément aucune tradition universelle sur ce point. L'ouvrage se referme sur une série d'« Indices ».

FRANÇOIS BOVON.

La Règle du Maître, I et II. Introduction, texte, traduction et notes par ADALBERT DE VOGÜÉ, moine de la Pierre-qui-Vire. Paris, Editions du Cerf, 1964, 457 et 520 p. Collection « Sources chrétiennes », 105 et 106.

La Règle du Maître, III. Concordance verbale du texte critique conforme à l'orthographe du manuscrit Par. lat. 12205 par JEAN-MARIE CLÉMENT, de l'Abbaye du Bouveret, JEAN NEUFVILLE, de l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, et DANIEL DEMESLAY, de l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, suivie d'un Index orthographique du manuscrit Par. lat. 12634 par JEAN NEUFVILLE. Paris, Editions du Cerf, 1965, 502 p. Collection « Sources chrétiennes », 107.

La Règle du Maître (RM), la plus longue des règles monastiques de l'Antiquité, date sans doute du premier quart du VI^e siècle et provient vraisemblablement des environs de Rome. Tel est l'un des résultats auxquels le P. A. de Vogüé parvient au terme de sa minutieuse introduction. Parmi les autres résultats ne figurent pas, de la volonté même de l'éditeur, les liens de parenté entre la RM et la *Règle de saint Benoît*. Avant de reprendre cette question débattue depuis une trentaine d'années, le P. A. de Vogüé et ses collaborateurs préfèrent nous offrir d'abord les instruments de travail indispensables à la solution de ce problème. Ces instruments sont au nombre de trois : d'abord la longue introduction mentionnée qui ne néglige rien. Les institutions, la liturgie et la doctrine, telles qu'elles apparaissent dans la RM, l'histoire du texte et les aspects extérieurs de l'œuvre, la situation historique en laquelle s'inscrit la RM, une présentation enfin de l'édition qui va suivre défilent ainsi tour à tour sous nos yeux. — L'édition proprement dite représente le deuxième instrument de travail mis à notre disposition. Sans être tout à fait critique, l'édition présentée, qu'accompagnent une excellente traduction et de très riches notes, possède des qualités certaines. Même si le texte présenté suit d'ordinaire le manuscrit Par. lat. 12205, le plus ancien et le plus précieux manuscrit de la RM, l'apparat critique n'en fournit pas moins toutes les variantes des principaux manuscrits et les leçons les plus importantes des autres témoins du texte. La RM, qui débute par un Prologue et un Thème (le point de départ est le baptême et le premier enseignement l'explication du « Notre Père »), embrasse ensuite toute la vie, matérielle et spirituelle, de la communauté et du moine. Nous y voyons traités successivement les vertus du moine, l'organisation du monastère et les moindres détails de l'observance. — Le troisième volume nous offre le troisième instrument de travail qui sera apprécié aussi bien de l'historien de l'orthographe que du philologue et du théologien : une concordance verbale complète du texte critique conforme à l'orthographe du manuscrit Par. lat. 12205, suivie d'un index orthographique du manuscrit Par. lat. 12634.

FRANÇOIS BOVON.

CONSTANCE DE LYON : *Vie de saint Germain d'Auxerre*, éditée par René Borijs. Paris, Editions du Cerf, Sources chrétiennes n° 112, 1965, 222 p.

Poursuivant son travail de publication des textes des Pères de l'Eglise, la collection des « Sources chrétiennes » nous présente cette fois une « Vie de saint Germain d'Auxerre » (378-448). Ecrite par Constance de Lyon près de trente ans après la mort de Germain, elle se propose de donner au peuple de l'Eglise

un exemple de sainteté et ne recule pour cela devant aucune des outrances de l'hagiographie : miracles incroyables, frugalité étonnante, prodiges militaires afin de protéger le peuple contre les invasions barbares. Mais l'excellente introduction de René Borius, aussi limpide que savante, nous aide à faire le départ entre le merveilleux et l'historique, entre le plagiat littéraire et l'originalité de la vérité. Si ce texte n'est pas d'un grand intérêt pour l'histoire de la théologie — le récit des voyages de Germain en Angleterre pour y combattre les pélagiens est muet sur la substance de la prédication de l'évêque d'Auxerre — il constitue par contre un document important de l'histoire de la Gaule, de l'Eglise et de la spiritualité. Plusieurs index, un tableau chronologique, une carte et une bibliographie complètent le texte et la traduction et font de cet ouvrage un excellent instrument de travail pour qui s'attache à déchiffrer cette période si mal connue du V^e siècle, marquée par l'effondrement de la puissance romaine.

GILBERT RIST.

PAUL EVDOKIMOV : *La prière de l'Eglise d'Orient*. La Liturgie byzantine de saint Jean Chrysostome. Préface du R.P. I. H. Dalmais, O.P. Mulhouse, Editions Salvator (en collaboration avec Casterman, Paris/Tournai), 1966, 206 p. Collection « Approches œcuméniques ».

Ceux qui sont engagés dans le renouveau liturgique des Eglises d'Occident — comme chercheurs, comme ministres, mais aussi et surtout comme célébrants — savent ou devinent combien une rencontre avec la vie liturgique des Eglises orthodoxes peut leur apporter d'enrichissement et de forces. Il manquait cependant un moyen d'approcher cette vie pour la comprendre du dedans, ou du moins un moyen de le faire en allant d'emblée à l'essentiel. P. Evdokimov, qui a déjà tant fait pour acclimater la théologie et la spiritualité orthodoxes dans un Occident qu'il connaît d'assez près pour savoir lui parler en se faisant entendre, nous offre aujourd'hui l'ouvrage que beaucoup attendaient : le texte de la liturgie actuellement la plus usitée dans l'orthodoxie, celle dite de saint Jean Chrysostome en traduction française. Quatre chapitres introductifs — sur la prière, l'office divin, le sacré et le mystère — y acheminent, et l'ouvrage se termine sur un commentaire robuste et fervent de cette liturgie. Suivent un petit vocabulaire des termes techniques et une bibliographie sommaire. L'auteur a fait reculer à l'arrière-plan sa vaste érudition patristique et historique pour que son livre soit accessible facilement à d'autres qu'aux spécialistes. On lui en sera d'autant plus reconnaissant qu'il devient ainsi possible de recommander cet ouvrage aussi aux laïcs qui aiment le culte et demandent à le comprendre.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

LÉOPOLD SCHUMMER : *Le ministère pastoral dans l'« Institution chrétienne » de Calvin à la lumière du troisième sacrement*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1965, 108 p.

L'histoire de cet ouvrage est intéressante. L'auteur le présentait le 2 février 1962 à la Faculté de théologie protestante de Bruxelles pour obtenir le grade de licencié en théologie. Il s'agit donc d'un exercice d'étudiant. L'abbé Ganoczy — qui vient de publier dans la même collection *Le jeune Calvin, genèse et évolution de sa vocation réformatrice*, 1965 — lors d'une visite à Bruxelles, en apprit l'existence, le présenta au professeur Lortz, qui l'accueillit tel quel dans sa

collection. Il faut à la fois le regretter et s'en réjouir. — Le regretter parce que pour une publication dans une collection *scientifique*, il aurait fallu demander à l'auteur de réexaminer les textes de l'*Institution* à la fois dans l'édition J.-D. Benoit (le volume IV n'avait pas paru au moment de l'élaboration de cette thèse), et dans les *opera selecta* de l'édition de P. Barth (qui d'ailleurs existait au moment de la rédaction de la thèse). L'édition de la Société calviniste de France, parue chez Labor et Fides, ne suffit pas pour un travail scientifique. Il aurait également été souhaitable de demander à l'auteur de lire ou de relire ce que Calvin dit des textes majeurs sur l'apostolat et le ministère dans ses commentaires du Nouveau Testament. — Mais il faut aussi se réjouir de cette publication parce qu'elle montre, de façon convaincante, la distance qu'il y a, dans la doctrine du ministère, entre ce que Calvin pensait et voulait et ce que l'Eglise réformée actuelle pense et veut (si vraiment elle pense et veut quelque chose à ce sujet). On peut toutefois se demander si l'auteur n'a pas été victime, au moins dans la formulation de son exposé, de deux termes auxquels il tient énormément et qu'il aurait été préférable de soumettre à une critique sévère avant d'y recourir : les termes de sacrement et de sacerdoce. Car qu'a-t-on gagné en réalité en ayant affirmé que l'ordination est un *sacrement* et que le saint ministère doit être compris comme un *sacerdoce de représentation*, puisque le premier de ces termes est purement conventionnel et recouvre ce que la définition des « sacrements » lui dit de recouvrir, tandis que le second est l'un des termes les plus lourdement responsables des malentendus qui rendent si difficile une saisie réelle de la théologie du ministère chrétien ? Pour dire aux romains que la vraie doctrine réformée du ministère supporte sans confusion d'être confrontée à la grande tradition patristique et catholique sur le sujet, et qu'elle est, par conséquent, tout autre chose que cette convention sociologique que tant de protestants s'acharnent à croire suffisante, le recours à la sacramentalité du ministère et surtout à son caractère sacerdotal me paraît beaucoup moins nécessaire et surtout beaucoup moins fertile, pour le débat, que le recours à la théologie de l'apostolat et donc de la succession apostolique. C'est donc en abordant le thème sous l'angle de l'épiscopat (comme le fait d'ailleurs le chapitre III de la Constitution dogmatique sur l'Eglise de Vatican II — sous réserve de ce qu'il dit de l'évêque de Rome) qu'il est possible de le reprendre en vue d'un débat œcuménique qui aboutisse à autre chose qu'à un dialogue de sourds ou à des accommodements *terminologiques* seulement. C'est d'ailleurs en l'abordant sous cet angle qu'on fait aussi justice à Calvin, puisque sa doctrine du ministère est essentiellement une doctrine de l'épiscopat (au sens théologique et non sociologique du terme). Mais ces réserves n'amoinbrisent pas l'intérêt de l'ouvrage de M. Schummer. Elles voudraient au contraire l'encourager, dans un cadre provisoirement plus modeste peut-être, à poursuivre ses recherches : ce premier exercice montre qu'il a l'étoffe d'un théologien.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

LEOPOLD LENTNER : *Volkssprache und Sakralsprache. Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trent*. Vienne, Herder, 1964, 318 p.

Richement, pour ne pas dire exhaustivement documenté, ce livre se présente comme un véritable journal de bord qui retrace le voyage en zigzag — et les escales — de ce *problème vital* pour l'Occident chrétien depuis que le latin s'y est substitué au grec pour devenir rapidement langue sacrée et poursuivre

sa course de pair (mais pas toujours de concert) avec les nouvelles langues vulgaires. L'histoire médiévale est ici surtout celle des pays de langue allemande et les idées des réformateurs n'y sont abordées qu'en passant. Grâce à cela, l'auteur parvient à traiter la foule impressionnante des matières relatives à son propos. Cette limitation est compensée par la richesse de la documentation régionale, qui nous vaut d'intéressants chapitres sur les Cathares et Vaudois d'Autriche (p. 133 ss) et sur le rôle toujours trop peu connu que joua la Bohême dans la préparation d'un humanisme transalpin et dans la promotion de la langue vulgaire (p. 167 ss). Zigzags que ces infructueuses tentatives gothes de créer une langue liturgique ; ces premières formules germaniques médiévales, à mi-chemin entre la prière et l'incantation magique ; ces variations dans la connaissance des langues bibliques, qui reflètent comme en un miroir les variations dans l'usage des langues vivantes (p. 150) ; ces paraphrases partielles et ces bibles historiées qui longtemps remplacent les textes eux-mêmes. Escales que ces cantiques paraliturgiques en usage là où la liturgie reste incompréhensible ; cette interprétation souvent spéculative de la Bible « als Heilsbild » (p. 105 ss), d'où repart néanmoins l'étude nouvelle des Ecritures par les « pauvres » du Moyen Age (p. 121 ss) qui à leur tour n'y voient qu'une règle de la vie pieuse. Escales enfin que l'attitude ambiguë d'Erasmus, les mémoranda peu connus du temps du V^e Concile du Latran (p. 216 ss) et les débats du Concile de Trente, racontés avec minutie pour montrer qu'une tradition aristocratique et humaniste en affrontait alors une autre, plus « réformiste », ce qui expliquerait pourquoi les traductions bibliques ne furent finalement ni interdites ni favorisées. — Trois critiques, un regret et un souhait : les exemples manquent souvent là où ils seraient le plus utiles (p. ex. p. 72 sur la langue ecclésiastique de l'époque carolingienne). Page 194, la note 102 est tronquée. Le mystérieux « Alexis Allers » critiqué par l'épiscopat écossais (p. 239 et n. 47 *ibid.*) est de toute évidence Alexandre Alane, dit Alesius, Augustin de St. Andrews, converti à la Réforme, plus tard professeur à Cambridge, Francfort-sur-l'Oder et Leipzig. Une liste bibliographique aurait permis de connaître la littérature citée en note, ce qui n'est pas le cas pour la table alphabétique. Souhaitons enfin que de semblables recherches soient entreprises pour d'autres aires linguistiques où la langue vulgaire n'a pas de parenté avec celle de l'Eglise : nordique, bas-allemande, slaves.

PIERRE FRAENKEL.

JACQUES ELLUL : *Exégèse des nouveaux lieux communs*. Paris, Calmann-Lévy, 1966, 300 p. « Liberté de l'esprit. »

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Voici un admirable ouvrage, attaché à montrer quelles sont, à notre époque, les pseudo-vérités dont nous nous nourrissons. Le tout a certes l'allure d'un pamphlet, toujours ironique, jamais méchant ; mais la « Réforme de l'entendement » dont nous avons besoin ne perd rien à prendre une tournure un peu véhémence. — L'auteur montre dans le fond que tous nos mythes sont *communs* aux pays occidentaux et aux pays communistes, si bien que les défauts que nous lisons si bien au-delà du rideau de fer, nous aurions intérêt à les déceler chez nous d'abord. De plus, l'auteur montre très bien que ces mythes sont en réalité ceux-là mêmes qui peuplaient la tête des petits-bourgeois du siècle passé. Le XX^e siècle, c'est donc M. Prud'homme *redivivus*. — Inutile ici de recenser tous les mythes dégonflés. Il faut lire l'ouvrage. C'est à quoi nous engageons nos lecteurs.

J.-CLAUDE FIGUET.

RENÉ COSTE : *Morale internationale, l'humanité à la recherche de son âme*. Tournai, Desclée, 1964, 584 p.

Ce livre a été conçu d'abord pour orienter les chrétiens — qu'ils aient des responsabilités politiques ou qu'ils soient de simples citoyens — dans le domaine des relations internationales contemporaines. Car la fidélité au Christ n'exige pas seulement un engagement dans les structures nationales mais aussi une prise de position à l'égard des phénomènes internationaux dont l'importance croît de jour en jour. La première partie, la plus intéressante pour le théologien, traite du fondement et de l'objectif de la morale internationale ; le droit d'intervention de l'Eglise repose essentiellement sur l'Evangile et sur le droit naturel : si le premier n'a de valeur que pour les chrétiens, le second constitue le bien commun de toute l'humanité puisqu'il s'enracine dans la nature même de l'homme ; c'est donc finalement à celui-ci plutôt qu'à celui-là qu'en appelle l'auteur. La deuxième partie se présente comme un abrégé de droit international positif permettant de comprendre les mécanismes essentiels des relations interétatiques et des organisations internationales. La troisième partie, consacrée au problème et au droit de la guerre, effleure la question de l'objection de conscience et conclut, avec Pie XII, d'une manière fort prudente et sans doute trop traditionnelle. Enfin, la dernière partie étudie le phénomène de la décolonisation et préconise quelques moyens pratiques de coopération internationale débouchant sur un humanisme planétaire. — Cet ouvrage ne peut manquer de poser une question : le fondement « naturel » de la morale catholique ne conduit-il pas à proposer des solutions éthiques qui ne relèvent en dernière analyse que d'un solide bon sens, informé par une bonne connaissance socio-politique ? N'en vient-on pas à fixer des objectifs minima, seuls susceptibles de rencontrer l'agrément de l'ensemble des hommes qui sont tous animés — théoriquement — d'un désir de paix, « premier et dernier mot de la morale internationale » ? Et cette question en soulève une autre, adressée aux réformés : en quoi une morale, réaliste certes, mais qui se veut fondée uniquement sur le Christ, peut-elle dire autre chose, de plus radical, de plus révolutionnaire, de plus évangéliquement nouveau que ce que nous propose le professeur sulpicien, auteur de cet ouvrage ? Car il faut que la critique que nous pouvons formuler contre le fondement naturel de l'éthique débouche sur des solutions neuves ; et ce travail reste à faire.

GILBERT RIST.

JEAN-MARIE AUBERT : *Loi de Dieu, loi des hommes*. Tournai, Desclée, 1964, 258 p.

La collection du « Mystère chrétien » se spécialise dans la publication d'un certain nombre de précis théologiques qui, sur certains problèmes particuliers, constituent d'excellents instruments de travail et de fort bonnes mises au point concernant l'état de la question. Le présent ouvrage est consacré à la théologie morale et traite plus particulièrement du sens de la loi, envisagée d'un point de vue biblique, théologique, ecclésiastique et politique. On ne peut qu'y admirer l'esprit de synthèse, non seulement de l'auteur, mais encore de la doctrine catholique en général. Les trois parties de ce précis (la loi en général, les lois divines, les lois humaines) sont ordonnées autour de treize thèses, elles-mêmes longuement et logiquement explicitées et complétées chacune par une remarquable bibliographie qui embrasse aussi bien les Pères de l'Eglise que les politologues contemporains. Sur le fond, disons simplement que l'on retrouve dans

ce livre l'ambiguïté du catholicisme romain d'aujourd'hui, tiraillé entre le renouveau thomiste et le renouveau biblique : traitant de la problématique de la loi naturelle et divine de la manière la plus traditionnelle et la plus purement scolastique, l'auteur conclut sur la loi de la croix, « anéantissement des valeurs humaines, condition de leur résurrection et transfiguration en une mutation s'opérant dans le renoncement, passage crucifiant de la mort à la vie ». La théologie catholique, généralement soucieuse de tout sauvegarder, de tout englober et de tout subordonner, en viendrait-elle à considérer l'échec et la mort comme une condition — dramatique mais nécessaire — de la résurrection et peut-être même de la théologie ? C'est là toute la question.

GILBERT RIST.

DIETER HENRICH : *Der ontologische Gottesbeweis. Sein Problem und seine Geschichte in der Neuzeit*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1960, 275 p.

Les interprètes contemporains de l'argument ontologique, qu'ils le rejettent au point de vue thomiste ou qu'ils l'approuvent comme expression intelligible de la foi (notamment Karl Barth), s'accordent pour lui dénier la validité d'une preuve rationnelle. La conséquence en est qu'ils centrent leur étude sur les penseurs médiévaux et méprisent les discussions du XVII^e et du XVIII^e siècle autour de cet argument. Pour Henrich, au contraire, cette preuve ne peut être réfutée par des arguments logiques, mais son niveau est métaphysique et gnoséologique ; voilà pourquoi il s'attache (c'est là une nouveauté) à montrer la remarquable continuité dans l'évolution du problème à l'époque moderne. La critique essentielle de Kant ne porte pas sur la distinction entre existence et prédicat, mais sur l'analyse et la réfutation de l'idée d'Etre nécessaire. Cette critique, définitive, fait ressurgir des problèmes encore sans solution : notamment celui de la « différence ontologique » (essence-existence).

JEAN VILLARD.

JACQUES DUQUESNE : *Les prêtres*. Paris, Editions Grasset, 1965, 317 p.

Le saint ministère se présente inévitablement à deux niveaux : théologique et sociologique. Sans nier leurs relations, leurs influences réciproques, il faut soigneusement les distinguer, pour ne pas réduire le ministère à la forme qu'il prend dans telle ou telle situation historique ou régionale, et pour éviter de croire qu'une modification même profonde de la sociologie du ministère entraîne obligatoirement une transformation de la nature du ministère. — L'ouvrage dont nous parlons se situe consciemment au niveau sociologique. Il classe et apprécie une vaste enquête, faite dans le clergé français contemporain (niveau presbytéral, et donc ni épiscopal ni diaconal) par un laïc, J. Duquesne, ancien dirigeant national de la JEC, ancien secrétaire général de l'Association de la jeunesse catholique française, rédacteur du journal « La Croix » et directeur de la revue « Panorama chrétien ». — Le livre comprend deux parties. La première s'interroge sur les « nouveaux » prêtres, sur leur place dans l'Eglise et la société, sur le lieu de leur engagement (nouvelles structures paroissiales, initiatives d'apostolat, pastorale d'ensemble), sur ce qu'ils ne veulent plus faire (on est surpris de voir l'importance des rapports, en France, entre les enfants,

le congé du jeudi, et les jeunes vicaires-« bonnes d'enfants »), etc. La seconde se demande comment et dans quelles couches sociales ils sont recrutés, comment ils sont formés, comment ils vivent, comment se fait la répartition entre clergé séculier et régulier, etc. — Je voudrais très chaleureusement recommander la lecture de ce livre, écrit avec une affection parfois sévère, avec un respect sans aucune flagornerie, avec probité intellectuelle, à ceux qui s'interrogent — et qui ne le ferait ? — sur la mue *sociologique* que le ministère doit nécessairement connaître aujourd'hui. Car il n'y a pas que dans l'Eglise catholique romaine que l'on connaît le « malentendu fondamental » selon lequel les gens « viennent nous demander quelque chose et nous voulons leur apporter Quelqu'un » (p. 73). Ce qu'on espère, c'est trouver dans le clergé de l'Eglise réformée autant de bonne volonté, de courage, d'imagination, d'attitude oblatrice que l'on trouve dans le clergé catholique romain de France, en dépit de ses indéniables déficits. Une surprise : que dans les perspectives d'avenir du clergé français on fasse une confiance quasi aveugle au dialogue (p. 293-310) et qu'on n'imagine pas le martyr. Une perle (parmi beaucoup d'autres, pour prouver que la lecture de cet ouvrage est aussi délassante qu'instructive) : « La tension entre les Ordres était parfois telle que certains d'entre eux interdisaient à leurs membres de parler avec des religieux d'un autre ordre, et d'écouter leurs sermons. Mais le courant œcuménique atteint, depuis cinquante ans, même les ordres religieux, ce qui prouve sa force » (p. 271).

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

YVES M. J. CONGAR : *Chrétiens en dialogue, Contributions catholiques à l'œcuménisme*. Paris, Editions du Cerf, 1964, 567 p. Collection « Unam Sanctam » n° 50.

Pour marquer dignement le succès et l'importance de la collection « Unam Sanctam » que le P. Congar dirige depuis qu'il publiait, en 1937, « Chrétiens désunis » (réédition 1965), ses éditeurs lui ont demandé, pour un volume jubilaire n° 50, de rassembler ses plus importants articles consacrés aux problèmes œcuméniques. L'auteur en a retenu vingt-sept parmi les quelque deux cent cinquante — dont il donne la liste (p. 549-556) — publiés depuis 1931. Il les a distribués sous six titres de chapitres : Généralités sur le mouvement et le travail œcuméniques — Etudes (sur les mots confession, Eglise, communion ; sur l'intercommunion ; sur le schisme Juda-Israël dans la perspective des divisions chrétiennes ; etc.) — Orthodoxie (avec un important article sur la théosis) — Anglicanisme — Protestantisme (où l'on trouve entre autres une étude sur la christologie de Luther, un travail sur Marie et l'Eglise chez les protestants ; etc.) — Israël (où le P. Congar défend la thèse intéressante que la restauration d'un Etat juif en Palestine n'accomplit pas les prophéties sur le retour d'Israël, mais met les Juifs dans une situation politico-sociale qui leur permettra peut-être de prendre, à l'égard de la messianité de Jésus, une attitude commune, nationale). Ces six chapitres sont précédés par la conférence sur le « dialogue, loi du travail œcuménique, structure de l'intelligence humaine » donnée par l'auteur aux Rencontres internationales de Genève en septembre 1963. — Cependant ce livre n'est pas précieux seulement parce qu'il rassemble des travaux dispersés ou enfouis dans des revues d'accès souvent difficile et parce qu'il rend un témoignage éloquent au rôle joué par le P. Congar dans ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler la conversion de l'Eglise de Rome à l'œcuménisme.

Il l'est aussi et peut-être surtout par l'esquisse autobiographique dans laquelle l'auteur trace son itinéraire d'œcuméniste (p. IX-LXIV). Ces pages émouvantes sur les joies et les souffrances (et quelles souffrances !) d'une vocation d'avant-garde, acceptée dans une volonté de loyauté confessionnelle inaltérable, sont à proprement parler exemplaires. En décembre 1964, lors d'une modeste cérémonie où, au couvent des Dominicains de Strasbourg, l'on fêtait le grade de *maître en théologie* conféré au P. Congar, celui-ci, répondant à la question de savoir quelle vocation est la plus belle, remarquait : « Chacun a sa vocation, et c'est celle-ci la plus belle. » Il avait de quoi être fier de la sienne, et ses amis innombrables ont de quoi être reconnaissants, *pour l'Eglise de Dieu*, qu'il lui ait été fidèle.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

JACQUES MARITAIN : *Dieu et la permission du mal*. Paris, Desclée De Brouwer, 1963, 113 p.

L'auteur expose et défend, tout en les corrigeant, certaines thèses du *Court Traité de l'Existence et de l'Existant* (Paris, Hartmann, 1947). Comment résoudre les fameuses antinomies entre innocence de Dieu et toute-puissance du Créateur, grâce et liberté ? Dans une perspective thomiste, la clef de la solution, c'est la « dissymétrie » entre la « ligne du bien » et la « ligne du mal ». Le bien, c'est l'Être, et Dieu est cause première de tout ce qui est bon : la créature n'a aucun mérite. Le mal, c'est un non-être, et c'est la créature qui en est la cause première, par sa libre initiative de « néantement ». Dieu *permet* le mal, ce qui ne signifie ni prédestination ni « décret permissif antécédent », mais octroi d'une liberté de refus à des créatures nécessairement faillibles — et ceci en vue d'un bien plus grand.

JEAN VILLARD.

KOSTAS AXELOS : *Héraclite et la philosophie*. Paris, Editions de Minuit, 1962, 277 p.

PHILOSOPHIE
CONTEMPOR-
RAINE

YVES DA MOTA E ALBUQUERQUE : *Da physis heracliteana e sua inexistência*. Recife, 1957, 63 p.

KOSTAS AXELOS : *Vers une pensée planétaire*. Paris, Editions de Minuit, 1964, 335 p.

Les deux ouvrages de K. Axelos, d'une part sa thèse complémentaire sur Héraclite, d'autre part un recueil d'articles publiés entre 1952 et 1962, forment avec sa thèse principale sur Karl Marx (dont nous avons rendu compte ici même) un triptyque qui a pour thème « le devenir du Monde ». Etudiant « le déploiement de l'errance humaine », K. Axelos ne s'ouvre pas seulement à notre temps, mais il interroge le passé et en particulier les œuvres qui ont fécondé la pensée occidentale. — Ainsi pour rendre « Héraclite parlant », c'est-à-dire pour nous *présenter* sa pensée fragmentaire mais achevée, il procède à une relecture de l'obscur sage d'Ephèse. Afin d'une part de bien démontrer l'ampleur de cette pensée, il groupe les fragments et ses commentaires autour de quelques thèmes qui rendent la totalité de la pensée héraclitéenne. Puis, il creuse cette pensée jusqu'à démontrer qu'elle ne contemple pas seulement le devenir, mais se situe *dans* le devenir du cosmos. Héraclite se place à l'intérieur de l'être en devenir de la totalité, rejoignant ainsi ce qui semble être la caractéristique de la pensée planétaire contemporaine selon K. Axelos : « Le penser

fragmentaire d'une totalité en devenir qui se déploie dans le Jeu du Monde. » — Il est possible, sur ce point, de rapprocher cette interprétation d'Héraclite de la lecture pénétrante de quelques fragments, travail modeste mais combien attentif de Y. da Mota e Albuquerque. Ce professeur de Recife s'attache à prouver qu'il n'y a pas dans la pensée d'Héraclite, au contraire de ce qu'en pense la tradition, de substratum matériel d'une physis. Le feu n'est pas une substance, mais un élément d'un devenir toujours en déploiement qui constitue la réalité dernière. Si Y. da Mota e Albuquerque en conclut à une conception pluraliste du monde, K. Axelos discerne davantage chez Héraclite une pensée qui, par-delà la pluridimensionalité du devenir, se réfère en ultime analyse à l'unité du monde. Celle-ci fonde et achève le devenir. — Or cette unité est triplement rompue aujourd'hui. Elle fut rompue par le christianisme qui promut l'intériorité ; puis par la technique, surtout sous la forme extrême du marxisme, qui introduit dans le devenir du Monde « le principe de la négativité productive » ; enfin par la vision planétaire du Monde qui nous ouvre des abîmes. Nous nous trouvons aujourd'hui devant un homme technocrate qui s'affirme dans une *antiphysis*, dans l'*athéisme* et enfin dans un *néhélisme cosmique*. Après avoir étudié l'aurore de ce mouvement chez Héraclite, l'aube de cette crise chez Karl Marx, K. Axelos nous propose un troisième ouvrage où il ébauche le futur de cette errance, placée sous le signe de M. Heidegger. Les deux premières parties de ce nouveau livre nous proposent des textes qui élargissent l'analyse d'Héraclite et incluent dans l'évolution de la pensée fragmentaire l'œuvre de B. Pascal. Aux études sur Karl Marx, s'ajoute une étude sur Rimbaud, qui aura vécu poétiquement la crise de la modernité. Dans une troisième partie s'ébauche la « réflexion planétaire ». K. Axelos nous met en garde tout d'abord contre les illusions planétaires. La totalité, qui s'ouvre devant nous, peut en effet nous conduire à la platitude d'un spectacle, à l'indifférence devant un monde planifié et organisé, à notre passivité dans l'engrenage des techniques qui pensent résoudre tous les problèmes psychiques par des solutions physiologiques et techniques. A cette platitude planétaire, il faudrait opposer la prise de conscience de la *mondialité*, c'est-à-dire de la relativité de ce que le Monde montre à l'homme dans ces fragments. Le planétaire n'est pas une totalité, mais un appel à l'errance dans un Jeu qui nous dépasse, le « Jeu du Monde » qu'il nous appartient de jouer. — Sans aucun doute cette pensée provocante, questionneuse et questionnante, est utile. Lorsque K. Axelos ose, contre les orthodoxies, rappeler que M. Heidegger *malgré* son erreur nazie et son incapacité à penser le politique, est le philosophe contemporain le plus apte à nous ouvrir au Monde, c'est une question qui mérite d'être posée. Les ouvertures qu'il ouvre sur l'errance érotique ou la platitude du « mythe médical » sont fascinantes. Cependant ce recueil nous laisse insatisfaits, peut-être parce qu'un recueil d'articles évite difficilement les redites et le piétinement. Mais aussi parce que nous suivons mal l'auteur. Dans cette errance, les références à l'économie sont très limitées. Les dimensions sociales ne sont souvent qu'à peine évoquées. De sorte que son insistance à faire du travail libéré un jeu nous rend perplexe. Car le jeu, même sérieux, n'implique-t-il pas toujours une certaine gratuité et une futilité peu compatibles avec les urgences de la condition humaine *hors de l'Europe* ? D'autre part, la description du planétaire est très souvent connotée tragiquement. K. Axelos ne se place-t-il pas au « commencement de la fin », alors qu'on devrait, suivant Ernst Bloch, se placer à « la fin d'un commencement » ? Peut-être Heidegger est-il un maître à penser dangereux puisque K. Axelos avoue lui-même que le maître de Fribourg a donné une

acception négative à l'errance humaine. K. Axelos ne cède-t-il pas à un nihilisme cosmique qui ne manque pas de grandeur, mais qui nous semble remonter à une étude partielle, et *européenne*, de la mondialité ? Certes, il serait faux de se fixer sur ces questions, puisque l'auteur nous annonce un futur ouvrage où sans doute, à travers les vraies dimensions du « Jeu du Monde », il nous donnera une vision plus juste de l'errance humaine.

PIERRE FURTER.

RAYMUNDO PARDO : *Ser y verdad en una teoría evolutiva*. Los datos de la ciencia y el problema del ser. Sexta parte del « Ensayo sobre los integrantes racionales ». Y : *Primera respuesta crítica*. El tomismo como evolucionismo realista convergente y el empirismo evolutivo. Estudio comparativo. Buenos Aires, Sociedad argentina de Filosofía, 1965, IX + 210 pages.

Il est difficile de rendre compte de cet ouvrage, petite partie d'un grand tout dont nous ignorions l'existence jusqu'à aujourd'hui. M. Pardo qualifie sa pensée de « théorie non éléatique (évolutive) non classique » ; et il nous rappelle que, dans la cinquième partie de son grand « essai », il définissait la raison comme l'ensemble des « intégrants rationnels », ceux-ci étant « tout ce qui tombe sous l'expérience apercepto-perceptive d'un esprit ». L'intention de l'auteur semble être la suivante : d'une part, faire l'inventaire et la classification de tous ces « intégrants rationnels » (qui vont des simples données des sens au concept d'être en passant par la douleur et la notion d'infini), pour étudier ensuite les systèmes qu'ils forment et qu'ils ont formés, au cours de l'histoire comme selon les latitudes, selon les degrés de l'échelle animale ou selon les âges de la vie. Il serait alors possible, sans faire perdre à la raison sa spécificité, de comprendre sa liaison avec l'individu en perpétuelle évolution, et avec l'histoire d'un monde toujours en transformation.

JEAN-PIERRE BOREL.

ROGER MARTIN : *Logique contemporaine et formalisation*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 230 p.

Cet ouvrage, écrit pour des philosophes, n'est pas philosophique, et ce n'est pas là son moindre mérite. R. Martin évite soigneusement de s'engager dans la discussion des problèmes épistémologiques ; il se borne à donner un aperçu aussi objectif que possible des méthodes de la logique mathématique. Ce souci de neutralité, qui reste constant d'un bout à l'autre de l'ouvrage, en fait un excellent manuel d'initiation pour ceux que ne rebute pas un langage rigoureusement formalisé, mais toujours accessible au profane grâce à un commentaire exhaustif et à de nombreux renvois. — Du point de vue technique, l'information de l'auteur est celle d'un logicien professionnel. Son étude repose sur l'ensemble des textes classiques et sur de nombreux travaux récents ; les références sont abondantes et précises, et si ce livre vise avant tout à informer, il constitue aussi une bonne introduction à l'étude des ouvrages originaux, encore peu accessibles au public de langue française. — Après un exposé succinct des notions qui définissent le cadre de la logique moderne (système formel, langue et métalangue) et des questions qu'elles soulèvent (nature du symbole, etc.), l'auteur établit les différentes propriétés syntaxiques, puis sémantiques des systèmes formels. Les chapitres VI et VII, qui développent la théorie des

fonctions récursives et formulent le théorème de Gödel et les théorèmes généraux d'indécidabilité, conduisent à l'examen du problème des fondements et des rapports entre logique et mathématique. — C'est sur ce dernier point que R. Martin ouvre quelques perspectives qui intéresseront plus directement le philosophe. Mentionnons ici un résultat qui nous paraît essentiel, et dont ceux qui s'essaient encore à construire une philosophie de la logique devraient tenir compte, quel que soit par ailleurs le jugement qu'ils portent sur l'évolution de cette discipline : le fait est que sous la forme qu'elle a prise depuis le début de ce siècle, et qu'on a souvent appelée *logistique*, pour la distinguer de la doctrine classique, la logique ne peut plus être conçue indépendamment de la mathématique ; bien plus, il semble aujourd'hui que cette dernière doive l'absorber : « La logique ne nous révèle aucune intelligibilité distincte de l'intelligibilité mathématique » (p. 182).

DENIS ZASLAWSKY.

NORBERT-A. LUYTEN, O.P. : *Teilhard de Chardin. Nouvelles perspectives du savoir ?* Fribourg, Editions Universitaires, 1965, 68 p.

Justifiant longuement sa participation au débat suscité par la pensée de Teilhard de Chardin, l'auteur tente de dégager les lignes essentielles de la synthèse teilhardienne et d'analyser la manière dont le savant jésuite entend la mener à chef. Projet grandiose et d'un intérêt incontestable autant pour le philosophe que pour le savant. Teilhard pose avec acuité et d'une manière nouvelle le problème des rapports de la science et de la philosophie. Mais cet ambitieux projet n'est pas soutenu par une rigueur méthodologique exempte de lacunes graves. Aussi l'auteur invite-t-il les penseurs à reprendre la réflexion sur cette tâche urgente et à prolonger ainsi l'œuvre de Teilhard, rendant son effort « fertile pour la philosophie ».

GEORGES CUÉNOT.

LYDIA GYSI : *Platonism and Cartesianism in the Philosophy of Ralph Cudworth*. Berne, Herbert Lang, 1962, 163 p.

Après un « voyage à travers l'univers philosophique de Cudworth » (p. 153), l'auteur indique brièvement comment l'interférence des courants platonicien et cartésien peut expliquer la complexité et certaines difficultés de cette œuvre. Il accorde une grande importance à des réalités intermédiaires (forces vitales inférieures de l'âme, imagination, « Plastic nature ») qui permettent de surmonter le dualisme cartésien.

JEAN VILLARD.

Ont collaboré à ce numéro 1966 — IV :

MM. les professeurs Fernand Brunner, *Cortailod* (Neuchâtel)

André Rivier, 2, avenue de Montbenon, *Lausanne*

Daniel von Allmen, Faculté de théologie de *Yaoundé*
(Cameroun)